

Apollinaire et les genres

Actes du colloque de Stavelot
4 et 5 septembre 2025

Édités par Daniel Delbreil,
Gérald Purnelle et Jeanne Véron

ERGA

Espace de Recherches sur Guillaume Apollinaire

Association Internationale des Amis de Guillaume Apollinaire
– apollinaireaiaga.com –

2026

**Les genres et la traduction :
reflets de codes culturels français et russes
sur un exemple du *Bestiaire* d'Apollinaire**

**« Le Chat » d'Apollinaire dans les traductions russes,
ou pourquoi change-t-il de genre
après avoir déménagé en Russie ?**

Mariia Pshenichnikova

Parmi les poèmes du *Bestiaire*, ou *Cortège d'Orphée*, « Le Chat » reste de loin mon préféré, et je ne pense pas faire exception. Ce poème rassemble la plupart des composants dont nous aimerions tous nous entourer : une maison, un amour, des amis, des livres et un félin adoré et discret. Étant comparatiste de formation et amenée à travailler souvent sur les traductions ou leurs comparaisons, je sais que les animaux changent souvent de sexe d'une culture à l'autre : cela peut être dû à des facteurs liés au folklore, aux mythes et aux légendes, profondément enracinés dans notre inconscient collectif. Cependant, j'ai été très surprise, après avoir trouvé trois traductions du poème en question par des maîtres réputés dans ce métier, de constater que le chat mâle apollinarien devient femelle dans les trois cas.

Avant de passer à l'aperçu général des traductions, je voudrais présenter les trois traducteurs dont il sera ensuite question. La première traduction du « Chat » est due à Mikhaïl Koudinov (1922-1994) et date de 1967. Poète et traducteur de la période soviétique, spécialiste des langues romano-germaniques, il a traduit la plupart des auteurs français significatifs : Guillaume Apollinaire, Arthur Rimbaud (dont il a préparé les premières œuvres complètes), Gérard de Nerval, Voltaire, Robert Desnos, Blaise Cendrars, Raymond Queneau, Jacques Prévert, etc. — une liste rêvée pour tout traducteur, contenant un nombre incroyable de défis relevés.

La deuxième traduction, dont l'édition date de 1985, est l'œuvre de Vsevolod Rojdenstvenski (1895-1977), lui aussi poète et traducteur de

la période soviétique, ainsi que journaliste. Dans les années 1920, il faisait partie d'un mouvement d'acméistes dits « cadets ». Dès 1918, il collabore avec Maxime Gorki à l'édition *Littérature mondiale*, pour laquelle il traduit et édite de nombreux chefs-d'œuvre de la littérature occidentale. En ce qui concerne la traduction de la poésie française, il a surtout travaillé sur Théophile Gautier et d'autres poètes du XIX^e siècle.

La troisième traduction, la plus récente (1994), est due à la plume de Mikhaïl Yasnov (1946-2020), connu en Russie avant tout comme un écrivain pour enfants. Plusieurs générations ont grandi avec ses poèmes, y compris la mienne, mais sa contribution à la traduction de la poésie française est difficile à estimer : grâce à lui, le lecteur russe a accès à la plupart des poèmes de Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, etc. Parmi les poètes traducteurs mentionnés, Mikhaïl Yasnov est celui qui a le plus traduit Apollinaire : outre les poèmes, il a notamment travaillé sur *L'Enchanteur pourrissant* et *Les Mamelles de Tirésias*.

Les traductions de ces trois maîtres ont été des références pour moi tout au long de mon parcours universitaire. En les lisant et en les analysant, j'ai appris comment progresser dans ce métier. Un autre détail non négligeable lorsqu'il s'agit de poésie : tous trois sont poètes. Naturellement, ils accordent beaucoup d'attention aux questions de forme, de rythme, de mètre, de genres, de connotations et de sèmes, et rien ne leur échappe du dessein initial d'un poète.

Après avoir fait brièvement connaissance avec ces traducteurs, étudions l'original et les trois traductions russes :

Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre¹.
Guillaume Apollinaire, *Le Bestiaire, ou Cortège d'Orphée*, 1911

1. Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 8.

Хотел бы иметь я в доме моём Жену, наделённую трезвым умом, Кошку , что жмётся к стене осторожно, И чтобы друзьями был полон мой дом, Потому что жить без друзей невозможно ¹ .	Хотел бы я иметь в дому своём Жену с весёлым сердцем и умом И кошку , друга книг, в спокойном кабинете — Вот спутники мои в пути земном, Без них мне б не хотелось жить на свете ² !	Хочу, чтобы со мной жила Благоразумная жена В уюте, с книжками и киской , И чтоб душа была жива Теплом души — живой и близкой ³ .
Mikhaïl Koudinov, 1967	Vsevolod Rojdenstvenski, 1985	Mikhaïl Yasnov, 1994

Certes, d'un point de vue métrique et rythmique, il y a beaucoup de détails à analyser. Notamment, la particularité flagrante, même si l'on ne maîtrise pas la langue russe, est le fait que la traduction de Yasnov suit le plus fidèlement le laconisme de l'original apollinarien. Les trois traductions respectent le nombre de vers et les rimes d'Apollinaire. Certains sèmes, en revanche, sont absents ou ajoutés par les traducteurs : Koudinov veut que le chat longe prudemment le mur ; Rojdestvenski, comme Yasnov, ne mentionne pas les « amis en toute saison », mais dans la version du premier, le chat devient « l'ami des livres ». Ce ne sont que quelques détails repérés après une lecture comparative, mais ce qui nous intéresse ici avant tout est le zoonyme « chat ».

En russe, la traduction du « chat » mâle est *kom* (*kot*). Même sans maîtrise de la langue russe, les mots soulignés dans les traductions nous permettent de constater que ce lexème et ses formes déclinées sont absents. À leur place, on trouve les mots *кошка* (*kochka*) ou *куска* (*kiska*) et leurs déclinaisons. Sans entrer trop dans les détails de la grammaire russe, précisons seulement les formes rencontrées afin de comprendre la situation : *кошкы* (*kochkou*) est l'accusatif de *kochka* ; *кускоу* (*kiskoï*) est l'instrumental de *kiska*. Une question se

1. Guillaume Apollinaire, *Poèmes*, trad. par M. Koudinov, Moscou, éd. Nauka, 1967, p. 8.
2. Vsevolod Rojdenstvenski, *Poèmes et traductions*, Leningrad, éd. Biblioteka poeta, 1985, p. 432.
3. Guillaume Apollinaire, *Alcools. Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, trad. par M. Yasnov, Saint-Pétersbourg, éd. Tertsïia, 1999.

pose alors : pourquoi, dans les trois traductions réalisées par des maîtres reconnus et réputés, le mâle se transforme-t-il en femelle ?

Les traducteurs n'auraient-ils pas remarqué qu'il s'agit bien d'un chat qui passe parmi les livres ? C'est hors de question, puisque la traduction de la poésie est une activité scrupuleuse, surtout lorsqu'il s'agit de conserver au maximum le mètre et le rythme de l'original, ce qui est bien le cas ici. Les raisons de cette transformation sont donc autres qu'une simple inattention ou une contrainte formelle (l'ordre des mots en russe permet de placer les lexèmes de manière relativement libre, et le lexème *kom*, bref et sonore, n'aurait pas gêné les traducteurs). Pour enquêter sur cette transformation curieuse, plongeons dans l'histoire et les connotations de ce zoonyme, dans le contexte franco-russe.

Au XXI^e siècle, l'attention culturelle aux félins aboutit à une sorte de culte de l'adoration que nous observons partout sur Internet. Cependant, au Moyen Âge, le chat, notamment le chat noir, était souvent associé au diable et à la sorcellerie. Les croyances populaires le considéraient comme un compagnon des sorcières, capable d'accomplir des rituels magiques. Cette perception a évolué avec le temps, mais le chat conserve une aura de mystère et d'ambiguïté dans le folklore français.

C'est à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle que le chat commence à apparaître dans la peinture et la littérature occidentales. Sa présence augmente d'un siècle à l'autre : dans son article, Anna Rjavitina¹ souligne qu'au XX^e siècle, le chat cesse d'être un simple élément de décor ou de scène de genre pour devenir un personnage à part, presque humanisé (par exemple dans *Paris par la fenêtre* (1913) de Marc Chagall ou *Le Chat saisissant un oiseau* — 1939 — de Pablo Picasso). Dans la littérature et l'art, le chat incarne souvent la femme fatale ou la muse mystérieuse. Chez Baudelaire, Verlaine ou Picasso, il symbolise la sensualité, l'indépendance et parfois la transgression. La culture française regorge d'autres références au chat, souvent en lien avec la féminité. Dans *Olympia* (1863) de Manet, le chat noir posé sur le lit de la modèle est interprété comme un symbole de sexualité fémi-

1. Anna Rjavitina, « Le chat comme code culturel : variabilité des représentations de l'image » (« Кот как культурный код : вариативность репрезентаций образа »), *Messenger de la culture et des arts*, n° 3(71), 2022, p. 114.

nine. De même, dans l'œuvre de Colette, le chat est un *alter ego* de la femme, incarnant sa sensualité et son indépendance¹.

Dans les cultures occidentales, les éléments de connotation accumulés depuis le folklore sont plus ou moins similaires pour les chats, mâles comme femelles : la chasse, la ruse, les ténèbres, le mystère, la sagesse, l'indépendance, l'infidélité, la sensualité, la fierté, la volupté, etc. C'est un animal très ambigu qui porte le poids de superstitions souvent contradictoires : d'un côté, le chat noir qui traverse la rue et porte malheur ; de l'autre, le pouvoir curatif de leur ronronnement. Les cultures s'accordent sur l'utilité d'un chat à la maison, puisqu'il nous sauve des rongeurs, mais, en même temps, lors des périodes de peste les plus sévères en Europe, les chats ont été considérés comme des créatures diaboliques à exterminer.

En Russie, les chats étaient encore rares et exotiques au XVIII^e siècle : en 1745, Saint-Petersbourg est ravagé par les rats, et Élisabeth I^{re} ordonne de ramener une trentaine de chats aptes à protéger la capitale et la cour de l'impératrice contre les rongeurs. La cour prend vite goût aux chats, et cette époque nous a laissé plusieurs portraits de chats impériaux. D'ailleurs, les chats de l'Ermitage sont considérés comme une sorte d'élite encore aujourd'hui : chaque année, le 31 mai, jour des chats, le musée ouvre ses sous-sols et greniers où vivent les félins, pour tous les visiteurs.

Dans son poème, Apollinaire crée une sorte d'équilibre entre le masculin et le féminin : d'un côté, nous avons « une femme ayant sa raison », de l'autre, « un chat passant parmi les livres ». Dans les traductions, cet équilibre est brisé si l'on considère la femme et le chat comme deux personnages sans aucun lien.

Après l'étude de plusieurs sources sur la connotation des félins dans les cultures française et russe, deux théories sont nées et pourraient expliquer ce changement. La première, d'ordre littéraire, se résume à la création d'un lien entre la femme et le chat : les traducteurs auraient voulu amplifier le symbolisme et doter le texte de sens supplémentaires, ce qui aurait entraîné le changement de genre. La deuxième théorie relève d'un ordre plus profond, presque enraciné dans l'inconscient col-

-
1. Andreea Apostu, « Le chat entre le malin, le bibelot d'appartement et le charme féminin. Étude comparatiste sur le félin dans la peinture au temps de la Renaissance italienne et du Symbolisme français », *Inter-Lignes*, Institut Catholique de Toulouse, 2015, p. 195-212.

lectif, et repose sur une sorte d'inversion des rôles masculins et féminins attribués aux chats en Russie et en Occident. Au fond, les deux théories se rejoignent, puisque la première découle en partie de la seconde.

Les sources françaises ne précisent pas réellement de différence connotative entre le chat mâle et la femelle. La seule distinction notable tient au mot *chatte*, qui, bien que grammaticalement correct pour désigner une femelle, est historiquement chargé d'autres sens, notamment en argot, ce qui rend son usage délicat et souvent évité en contexte littéraire. En dehors de cette nuance lexicale, les connotations du chat en français tendent à être relativement unifiées, qu'il soit mâle ou femelle. En revanche, la différence est beaucoup plus marquée dans la langue et la culture russes. Plusieurs articles spécialisés ainsi que le dictionnaire de Vladimir Dal assignent des traits de caractère distincts aux chats mâles et femelles — traits qui se reflètent dans le folklore et, plus encore, dans les dictons populaires.

Kom (*kot*), le mâle, est fréquemment associé à l'intelligence, à l'indépendance, à la fierté, à la paresse, à l'autorité, au contrôle du territoire, et même à une forme de charisme. Dans les expressions figées, il incarne une figure patriarcale : stratège, sûr de lui, mais parfois oisif et distant. En revanche, *kouka* (*kochka*), la femelle, est liée à des qualités telles que le mystère, la douceur, la ruse, la sagesse, la fertilité et la grâce. Elle est l'animal du foyer par excellence : protectrice de la maison, gardienne de l'intimité et garante de la chaleur domestique. La dualité linguistique projette directement une division genrée des rôles sociaux dans la culture traditionnelle russe : le mâle incarne la figure de pouvoir et de contrôle, tandis que la femelle assure la continuité de la vie familiale et domestique.

C'est dans ce cadre que s'inscrit le choix des traducteurs. Dans les versions de Mikhaïl Yasnov et de Vsevolod Rojdestvenski, l'accent est mis sur l'ambiance créée par Apollinaire. En traduisant par *kouka*, ils inscrivent le texte dans un imaginaire culturel immédiatement reconnaissable pour le lecteur russe : celui du foyer. La *kouka* n'est pas seulement un animal de compagnie, mais un symbole d'intimité domestique, de chaleur et de féminité. Elle crée un lien supplémentaire avec « une femme ayant sa raison » qui, dans les trois traductions, devient « épouse » (*жена, jéna*). Ainsi, l'univers apollinarien se transforme en une image familiale, celle d'un foyer animé et protégé par une figure féminine.

Cette lecture est renforcée par de nombreux proverbes et dictons russes où la *kouka* est directement associée à la femme, l'épouse. On

peut citer : « *Без жены, что без кошки* » (« Sans femme, comme sans chat », c'est-à-dire : sans foyer, sans abri, sans maison). Ce parallélisme montre à quel point, dans l'imaginaire russe, le chat femelle et l'épouse sont indissociables de l'espace domestique. Par conséquent, le choix du mot *кошка* chez Yasnov et Rojdestvenski n'est pas une simple décision lexicale : il s'agit d'une véritable « culturalisation » du texte. Ils transforment l'image apollinaire du chat, figure d'intimité et de silence intérieur, en symbole russe de l'épouse et du foyer, en renforçant l'idée que la chaleur de la maison repose sur une présence féminine.

La traduction de Mikhaïl Koudinov (« *Кошка, что жмётся к стене осторожно* », donc « qui se serre prudemment contre le mur ») introduit une nuance différente. Ici, la *кошка* n'apparaît pas comme gardienne du foyer ou symbole familial, mais comme une créature prudente, presque craintive, qui se colle au mur. Cette image met en avant un autre trait traditionnellement attribué au chat : la vigilance et la méfiance. Le chat est réputé à la fois pour sa ruse et pour sa capacité à prévoir le danger. Il devient alors le symbole de la précaution silencieuse et de l'attention discrète aux signes du monde. Koudinov choisit donc une orientation psychologique plutôt que domestique : sa *кошка* n'évoque pas l'épouse protectrice, mais l'animal attentif et inquiet, ce qui confère au poème une atmosphère de tension contenue et d'attente vigilante — sans doute non intentionnelle chez Apollinaire.

Ainsi, deux lignes interprétatives apparaissent dans les traductions russes. Yasnov et Rojdestvenski intègrent Apollinaire dans l'imaginaire du foyer russe, où la *кошка* devient une épouse symbolique et garante de l'intimité domestique. Koudinov, en revanche, met en valeur une autre facette : celle de la prudence et de la vigilance, inscrivant le chat non pas dans le champ familial, mais dans une dimension plus psychologique.

La deuxième direction de cette analyse concerne les mystifications et ambivalences symboliques liées au chat. Qu'il soit mâle (*кот*) ou femelle (*кошка*), l'animal porte une charge double, oscillant entre des valeurs positives — protectrices, domestiques, bienveillantes — et des connotations négatives, proches du démoniaque, de l'inquiétant, du liminal. Cette ambivalence structurelle est au cœur de l'imaginaire félin : le chat est simultanément compagnon quotidien du foyer,

garant de la chaleur et de l'ordre domestique, et messager de l'autre monde, associé aux présages, aux malheurs ou aux forces occultes.

Dans les traditions slaves, la femelle (*kouka*) joue un rôle rituel et protecteur. Elle est la première à franchir le seuil d'une maison nouvellement construite afin d'assurer la prospérité du foyer ; elle accompagne certains rites de passage et peut, dans certains cas, être sacrifiée dans des échanges symboliques avec le monde des esprits. Sa présence est interprétée comme un signe : elle annonce le temps, prédit le bonheur ou le malheur, révèle les présences invisibles dans la maison, notamment celles des fantômes ou des esprits domestiques. Ces fonctions mystiques demeurent toutefois intimement liées à l'espace du foyer : la *kouka* agit comme gardienne et médiatrice entre le monde des hommes et celui des esprits, mais toujours à partir de la sphère domestique qu'elle incarne et protège. Elle représente ainsi la continuité de la vie familiale et la stabilité intérieure.

C'est précisément sur ce point que s'opère une inversion de rôles entre les cultures slaves et occidentales. Dans l'imaginaire médiéval occidental, c'est la femelle qui se voit associée aux forces obscures : la chatte noire devient compagne et double de la sorcière, au point de se confondre avec elle. L'animal est perçu comme une incarnation du diabolique, lié aux rites de sorcellerie, aux sabbats nocturnes et aux pouvoirs maléfiques. Dans la tradition russe, au contraire, ce rôle démoniaque est transféré au chat mâle. La figure mythologique du *Kot Baïoun* en constitue une illustration exemplaire : chat enchanté capable d'endormir et de tuer par sa voix, il incarne un pouvoir destructeur et fascinant, aux frontières de l'humain et du surnaturel. Ce motif traverse le temps : au ^{XX}^e siècle, Mikhaïl Boulgakov reprend cette tradition en la modernisant à travers le personnage du chat Béhémot dans *Le Maître et Marguerite* (1928-1940). Grotesque et ironique, ce félin conserve une dimension inquiétante et ambiguë, héritier direct de la charge démoniaque traditionnellement investie dans le chat mâle.

Cette répartition symbolique éclaire les choix traductologiques de Yasnov, Koudinov et Rojdestvenski. En traduisant le chat d'Apollinaire par *kouka* et non par *kom*, ils ne se contentent pas d'opter pour un équivalent lexical neutre : ils suppriment complètement la charge démoniaque et inquiétante associée au chat mâle dans la culture russe, pour privilégier la dimension domestique, protectrice et féminine de l'animal. Le recours à *kouka* ancre la traduction dans un imaginaire du foyer et oriente la lecture vers une atmosphère familiale et intime,

en continuité avec l'univers apollinarien. En insistant sur la figure de la femelle, les traducteurs construisent une résonance culturelle entre la femme, l'épouse et le chat, et replacent le texte dans la tradition russe où la maison est conçue comme un espace féminin.

Le geste traductologique est donc double : d'une part, il inscrit le poème d'Apollinaire dans la culture russe du foyer, dominée par la présence féminine, protectrice et chaleureuse ; d'autre part, il constitue une stratégie d'évitement, qui détourne le texte de l'imaginaire démoniaque associé au chat mâle (*kom*) et de ses connotations occultes. Ce choix n'est pas uniquement lexical, mais véritablement culturel : il transforme l'image apollinarienne du chat en un symbole spécifiquement russe, porteur à la fois de continuité domestique et de résonances spirituelles propres à la tradition slave.

L'analyse des traductions russes du poème « Le Chat » de Guillaume Apollinaire met en lumière un phénomène qui dépasse la simple question lexicale : il révèle le poids des imaginaires culturels et des traditions symboliques dans l'acte traductif. Là où Apollinaire avait établi un équilibre subtil entre le féminin et le masculin — « une femme ayant sa raison » et « un chat passant parmi les livres » —, les traducteurs russes introduisent un déplacement significatif en féminisant systématiquement l'animal. Ce choix, loin d'être accidentel, s'inscrit dans un réseau de connotations linguistiques, culturelles et symboliques propres au contexte slave.

L'opposition entre *kom* (le mâle) et *kouka* (la femelle) dans la langue russe ne se limite pas à un marquage grammatical : elle engage une véritable distribution de rôles sociaux et mythologiques. Alors que le mâle incarne le pouvoir, l'autorité et parfois même l'inquiétude démoniaque (du *Kot Baioun* mythologique au Béhémoth de Boulgakov), la femelle est ancrée dans l'univers du foyer, gardienne du feu et de l'intimité domestique. En privilégiant *kouka*, Yasnov et Rojdestvenski inscrivent Apollinaire dans un imaginaire russe centré sur la maison, l'épouse et la continuité féminine, tandis que Koudinov exploite une autre facette du symbolisme félin, celle de la vigilance et de la prudence.

Ce déplacement n'appauvrit pas le poème, mais le reconfigure, comme cela arrive parfois lors d'une traduction. Il illustre ce que l'on pourrait appeler une « culturalisation » de la traduction : l'image apollinarienne du chat, symbole de silence et de présence discrète, se trouve transposée dans un univers culturel où elle acquiert d'autres

résonances, propres au lecteur russe. La traduction agit ainsi comme médiation entre deux imaginaires : d'un côté, l'intimité apollinarienne, de l'autre, la polarisation symbolique du chat dans la culture slave.

L'étude de ce cas nous rappelle que la traduction poétique est un acte double : restitution d'une forme et d'une intention, mais également réinscription dans un horizon d'attentes culturel. En féminisant le chat, les traducteurs russes ne trahissent pas Apollinaire : ils révèlent, à travers leur choix, l'impossibilité d'une neutralité totale et la nécessité pour toute traduction de négocier entre fidélité au texte source et adéquation au contexte cible.

Enfin, cette analyse montre que le chat d'Apollinaire, déjà figure d'intimité et de mystère, devient en russe un véritable symbole du foyer, de l'épouse et de la domesticité, tandis que son double masculin reste porteur d'une inquiétante étrangeté. En ce sens, la réception russe du poème enrichit la lecture française : elle met au jour les zones d'ombre et d'ambivalence qui habitent l'image du chat, confirmant que la poésie, traduite ou non, demeure un lieu de passage entre les cultures, les imaginaires et les langues.

BIBLIOGRAPHIE

- APOLLINAIRE, Guillaume, *Alcools. Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, trad. par M. Yasnov, Saint-Petersbourg, éd. Tertsïia, 1999.
- APOLLINAIRE, Guillaume, *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.
- APOLLINAIRE, Guillaume, *Poèmes*, trad. par M. Koudinov, Moscou, éd. Nauka, 1967.
- APOSTU, Andreea, « Le chat entre le malin, le bibelot d'appartement et le charme féminin. Étude comparatiste sur le félin dans la peinture au temps de la Renaissance italienne et du Symbolisme français », *Inter-Lignes*, Institut Catholique de Toulouse, 2015, p. 195-212.
- GOURA, Alexander, « Le symbolisme du chat dans la tradition populaire slave » (« Символика кошки в славянской народной традиции »), *L'Almanach slave*, 2019, p. 335-370.
- PRUVOST, Jean, *Le Chat*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion Les Mots », 2011.
- RJAVITIVA, Anna, « Le chat comme code culturel : variabilité des représentations de l'image » (« Кот как культурный код : вариативность репрезентаций образа »), *Messenger de la culture et des arts*, n° 3(71), 2022, p. 112-121.

ROJDENSTVENSKI, Vsevolod, *Poèmes et traductions*, Leningrad, éd. Biblioteka poeta, 1985.

SKATCHKOVA, Liubov, « Attribut de genre et procédé dans le fondement motivationnel du phraséologisme (sur l'exemple des tournures russes avec le composant chat/chatte) » (« Гендерный атрибут и процессуальность в мотивационном основании фразеологизма (на примере русских оборотов с компонентом кот/кошка) »), *Questions philologiques*, n° 5(59), 2016, p. 139-141.

VILLEMUS, Philippe, *Fous de chats ! Enquête sur une passion française*, Caen, EMS Éditions, coll. « Questions de société », 2011.